

CONFESSIONS INDIGO

© L'Harmattan, 2008
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-06005-0
EAN : 9782296060050

Pascale LANCREY-JAVAL

CONFESSIONS INDIGO

L'Harmattan

Fatehpur- Sikrî, Uttar Pradesh, Inde, janvier 1997

Il est dix heures à peine. Des gouttes de sueur perlent déjà sur mon front rougi par les rayons cuisants du soleil. J'avance péniblement, mes pas alourdis par la fournaise. Trainant les pieds comme un enfant à qui le voyage paraît interminable, je ferme un instant les yeux sur la lumière aveuglante. Un mince voile de sable à l'éclat vermeil drape la terre suffocante de son onde soyeuse et chaude, tandis que d'étroits sillons lézardent le sol sous mes pas, comme autant de calices qu'Indra emplira de son bras salvateur. Au loin, surplombant la plaine, se dressent, majestueuses, les ruines de la ville morte. Diadème sublimement ciselé, réfléchissant au-delà du temps sa lumière incarnat, elle se dévoile comme l'astre du jour qui se lève sur le monde, embrasant le ciel indigo de son aura incandescente. Mes mains glissent le long des façades aux lignes épurées, fidèles confidentes de destins méconnus qu'elles couvent jalousement de leurs ailes de grès pourpre. Cette union presque charnelle entre ma peau et la matière inerte éveille en moi une sensation insolite et sensuelle, singulièrement nourrie par les passions de mon imaginaire romanesque. Enfilades de portiques et de pavillons au panache impérial exhaussent le genre humain de sa bestialité coutumière, le temps d'un songe dont on aimerait qu'il ne s'achève jamais. Et mes pensées vagabondes repeuplent ces murs abandonnés de leurs âmes disparues, raniment l'eau cristalline des bassins parfumés, réveillent délicatement l'exquise mélodie des

luths dans un halo de lumière irréaliste, au cœur duquel,
soudain, Akbar paraît.

CHAPITRE 1

Sur la route de Peshâwâr à Kâbul, Afghânistân,
le 2 août 1581

Le cri inquiétant d'un oiseau de proie déchira l'aube naissante, tandis qu'un vent léger enveloppait le camp de sa fraîcheur matinale. Depuis des jours, Iskandar imprimait à ses troupes une cadence infernale, balayant de son obstination les marques de fatigue qui affleuraient sur son visage. De discrets cernes mauves soulignaient ses yeux étincelant d'une férocité animale, creusant son regard de jais jusqu'aux abîmes de son âme sanguinaire. L'imminence de l'assaut exaltait ce tempérament pugnace, qu'une enfance lapidée avait irrémédiablement nourri de sa douleur et de ses manques, distillant le venin de la rancœur dans ses veines alors juvéniles.

— On rapporte que l'armée de Muhammad Hakîm est forte de plusieurs milliers d'hommes, douze mille ou peut-être davantage ! s'exclama le jeune Prince Murâd.

— Qu'importe l'armée de ce serpent ! Je la briserai jusqu'au dernier de ses hommes. J'empilerai leurs têtes en une pyramide de chair et de sang, je plongerai mes yeux dans leurs regards de crevés au fond desquels je contemplerai avec délectation l'expression encore vibrante de leur terreur, je..., je...

Les mots s'échappaient des lèvres crispées d'Iskandar en un flot écumant de fureur, transformant

leurs contours habituellement si parfaits en une hideuse grimace.

Murâd s'esclaffa bruyamment.

L'empereur Akbar, accompagné de ses fils Murâd et Salim, de son ami le plus cher, Iskandar, et du jésuite Monserrate, avait quitté Fatehpur-Sikrî six mois auparavant, à la tête d'une armée de cinquante mille cavaliers, de cinq cents éléphants, et de milliers de fantassins, à la poursuite de son demi-frère Muhammad Hakîm, dont les attaques répétées dans le Panjâb ne cessaient de l'inquiéter. Ce dernier, à l'approche des troupes impériales avait fui Lahore, la capitale de l'État, défendue par Man Singh, Bhagwân Das et Sayyîd Khân. Il se dirigeait vers Kâbul lorsqu'il fut rattrapé par l'avant-garde, commandée par Iskandar et le prince cadet. C'est à Jalalabad que l'armée impériale installa son campement. L'entreprise était titanesque. L'empereur était à plusieurs jours de marche derrière eux car, après avoir traversé l'Indus le 12 juillet, il s'était attardé quelque temps dans sa forteresse d'Atak.

Iskandar et son armée chevauchaient à la suite des puissants éléphants de guerre, solidement carapaçonnés de cottes de maille et de plaques de fer, que leurs frêles cornacs dirigeaient avec la dextérité d'hommes accoutumés à gouverner leurs montures. Les plus fougueux d'entre eux se tenaient en première ligne, Ran Mohan monté par Ibrahim Khân Faujdar, Jagat Rai monté par Jajhar, Gaj Mangal monté par Mohammad Khân, Lakhmi Sundar monté par Când Khân, Mukut monté par Husain Khân, redoutable escadron de pachydermes d'assaut prêts à jeter leur masse terrifiante sur l'ennemi. Bien avant eux étaient passés les éclaireurs, les sapeurs, les terrassiers pour aménager le terrain. Les chasseurs avaient suivi, accompagnés de leurs animaux : des chîta, des chiens, des faucons pour la plupart. Au centre, ulamâ,

médecins et astrologues entouraient Iskandar et les princes. Le jésuite Monserrate se tenait à leurs côtés, l'air hébété devant le déploiement fastueux de cette procession guerrière. Lors des attaques, le plus prestigieux corps de l'armée moghole, la cavalerie, se tenait toujours en première ligne, devant l'infanterie.

À l'aube du cinquième jour, les deux armées se faisaient face, la morgue dans le regard. Des cris exaltés brisèrent le silence matinal, écho du courroux menaçant des cieux, que de lourds nuages grivelés contenaient avec peine. Le Râja Mân Singh s'engagea le premier dans la bataille, entouré de Madhu Singh et de Sûrat Singh. En quelques instants, hommes et bêtes s'enchevêtrèrent dans un indescriptible chaos. Toutefois, la confusion n'affectait pas Iskandar dont la présente affaire enflammait le naturel belliqueux. Sa physionomie annonçait une personnalité autoritaire et arrogante, dont l'ombre planait sur la cour, glaçant le monde de sa sinistre empreinte. Fidèle psyché de ses passions intimes, son regard réfléchissait une évidente sécheresse de cœur. Mais le service impérieux de ses ambitions exigeait souvent qu'il camouflât ce naturel, et c'est avec aisance qu'il se livrait au jeu opportuniste de la dissimulation. Pourtant, les veines saillantes de son cou délicat trahissaient la crispation excessive de ses muscles, qu'exacerbait un état de névrose permanent.

Les chevaux aux corps athlétiques piaffaient d'impatience, leurs sabots enlisés dans la boue glissante de la dernière pluie. Des heures d'un déluge ininterrompu avaient laissé le terrain fangeux, ralentissant péniblement l'avancée des troupes. D'imperceptibles tressaillements nerveux trahissaient l'inquiétude de Raad, l'élégante monture d'Iskandar, pourtant habitué à l'atmosphère enfiévrée des champs de batailles. Aussitôt, son maître le ressentit, tant ils se fondaient en un seul corps, indissolublement unis par les innombrables victoires

qu'ils remportèrent ensemble. Raad était un cheval racé, originaire d'Asie Centrale, à la tête longue et fine, dont les grands yeux légèrement étirés étaient drôlement bordés d'une rangée d'immenses cils drus. Son panache princier, son galbe parfait, sa musculature puissante, tout en lui avait séduit Iskandar, jusqu'aux irrésistibles œillades qu'il lui décochait, semblable à un galopin que le regard béat de son entourage rend encore plus facétieux. Iskandar caressa doucement l'encolure de l'animal, comme on cajole un enfant apeuré, murmurant quelques mots rassurants au creux de son oreille soulevée de la déflagration des canons qui grondaient partout alentour. Le geste eut l'effet escompté et Raad retrouva peu à peu la sérénité légendaire qui faisait de lui le plus précieux allié d'un homme préoccupé de sa gloire.

Iskandar invectiva un cavalier ennemi.

— Approche plus près si tu l'oses, vermine, et je te ferai franchir l'étroit sentier qui conduit à trépas, sans même que tu aies eu le temps d'implorer ma clémence. Tu dois savoir à qui tu as l'honneur de parler, je présume ?

— Je sais qui tu es, en effet. Ta sinistre renommée chemine dans tout l'empire avec la presse que met le héraut zélé à colporter les plus funestes rumeurs.

Iskandar ne se départit pas du léger sourire ironique qu'il arborait négligemment lorsqu'il subissait un affront, signifiant par cette désinvolture qu'il n'en était pas affecté. Toutefois, l'insolence du propos lui déplut, tout autant qu'il aiguïsa sa curiosité envers cet audacieux, ou ce fou qui s'avisait de lui tenir tête. Rares étaient ceux qui risquaient l'aventure car tous savaient le pouvoir dont jouissait à la cour ce jeune ambitieux.

Les chevaux aux naseaux écumant de nervosité s'étourdissaient en d'incessantes volte-face. Les yeux exorbités, le poing crispé sur le manche d'ivoire de son sabre, Iskandar attaqua le premier. Mais l'autre n'était pas

homme à rendre son dernier souffle sans avoir âprement bataillé. Aussi, un combat singulier avec un personnage de cette trempe flattait sa vanité.

À cet instant, Iskandar pointa rageusement sa lame vers le ciel aux cris hystériques d'« Allāh Akbar ». Puis, dressés sur leurs chevaux terrifiés, ils s'engagèrent dans un combat impitoyable. Une hostilité presque personnelle animait les deux hommes, indifférents à la confusion au cœur de laquelle ils se déchiraient. L'homme esquiva tout juste le coup ; le sabre d'Iskandar acheva sa course macabre dans le flanc droit de son cheval, creusant une entaille assez profonde pour déchaîner sa fureur dans un poignant hennissement. Pris d'une incontrôlable rage, l'animal se cabra brusquement et projeta son maître à terre. Englué dans ce borborygme, celui-ci tenta de rattraper son épée, mais Iskandar, encouragé par cette chute providentielle, se rua sur lui et l'immobilisa sans effort, les yeux luisants et le sourire narquois. Puis, avec une délicatesse inattendue, il extirpa de son fourreau le précieux petit poignard au manche richement incrusté de pierreries, que l'empereur lui avait offert après ses exploits lors de leur dernière campagne. Le visage figé d'effroi de sa victime lui procura un délicieux sentiment de puissance. Posément, il comprima sa lame sur la gorge serrée de son rival, qui implora sa clémence dans une plainte étouffée. Les gestes d'Iskandar étaient lents et précis, articulés comme ceux d'un féroce automate qui s'enivre à lire le prologue de la mort dans le regard de ses martyrs.

Conscient de sa mauvaise posture et terrifié par la haine extraordinaire qu'exhalait son bourreau, l'Afghan chercha à gagner du temps. Il tenta d'établir un dialogue avec celui qui ne connaissait que le discours des armes.

— Je suis couché là, désarmé et déjà vaincu. À présent, tu es maître de mon destin. Que cela soit ta

victoire. Ma mort n'embellira pas ton triomphe, bien au contraire. En m'accordant ta grâce et ton pardon, plus que ce combat, tu gagneras ton salut.

Iskandar l'interrompt brusquement.

— Ta naïveté m'écoeure. Ton esprit se rassure de ces pauvres chimères forgées par des âmes égarées que la mort fait trembler comme tu trembles aujourd'hui de la sentir danser si près de toi !

L'homme leva vers lui ses petits yeux sombres et du revers de sa main tremblante, il essuya maladroitement son visage couvert de boue.

— La belle affaire ! Un instant plus tôt, c'est toi qui t'efforçais de m'embrocher comme une volaille sans un soupçon d'hésitation ! Le jugement de Dieu dont tu parles avec une soumission grotesque ne s'applique donc t-il pas aux chiens de ton espèce ? As-tu répandu autour de toi tant de bontés, as-tu fait montre de tant de bienveillance qu'il te soit permis d'occire des vies sans faire pencher la balance de ton salut vers les flammes de l'enfer ? Tes agissements t'ont-ils définitivement assuré les douceurs du Paradis ?

Le flot de la mousson ruisselant sur les armées, dessinait des méandres sur la terre éventrée. Iskandar ricana avec humeur, fixant sa proie d'un œil brillant de férocité. Sa tunique de soie légère, détrempée et maculée de gadoue, collait à sa peau ambrée, dévoilant en transparence un corps musclé qu'il entretenait avec un soin méticuleux.

Son adversaire, affaibli par une position devenue de plus en plus périlleuse, tenta de se ressaisir.

— J'entrevois le droit chemin, celui que Dieu nous adjure de suivre avec sagesse. Je...

— Cesse tes bavardages insignifiants autant qu'inutiles. Aucune de tes paroles ne fléchira ma détermination. Je suis venu pour combattre Muhammad

Hakîm et ses pantins venimeux dont tu es. Tu subiras le châtement qui convient à la race des traîtres.

Tout en décochant ses menaces à la face décomposée du malheureux, Iskandar pressa un peu plus vigoureusement la lame de son poignard sur sa peau frissonnante, jusqu'à ce qu'un mince filet de sang ruisselât de son cou palpitant d'épouvante. L'homme fit un effort surhumain pour repousser son bras, mais en vain. Iskandar le maintenait si fermement qu'il fut incapable de se dégager.

— Inutile de gesticuler de la sorte ! Conserve plutôt tes forces chancelantes pour l'imminent et ultime voyage de ton âme.

Iskandar éclata d'un rire sardonique qui résonna douloureusement dans la tête vacillante de sa victime, lorsqu'une balle tirée par un arquebusier du Mirzâ l'atteignit au bras gauche. Il lâcha aussitôt son arme et porta instinctivement sa main droite sur sa blessure pour en évaluer l'étendue ; il ne put réprimer un cri à la vue du sang qui dégoulinait furieusement. Toutefois, la plaie semblait peu profonde ; le projectile n'avait fait que l'effleurer, mais Iskandar le sanguinaire qui pratiquait le meurtre comme d'autres le chaughân ne pouvait souffrir la vue de son propre sang. Allongé dans la boue, il interpella un homme de troupe qui passait là, lui intimant l'ordre de quêrir au plus vite le médecin. Le jeune garçon s'exécuta prestement, mais la tâche n'avait rien d'aisé au beau milieu de ce capharnaüm. Dans le même temps, Iskandar poursuivait ses vitupérations rageuses et humiliées, couché tel un mourant aux côtés de Raad. N'y tenant plus, il attrapa le pied d'un soldat dans sa course, le faisant chuter près de lui. Au diable les convenances ; la pratique était cavalière mais efficace. Il déclama à celui qui se redressait l'air ahuri : « C'est toi que j'ai choisi pour panser ma blessure ! ».

L'honneur était insigne ! Orateur persuasif, Iskandar cultivait l'éloquence avec une habileté et un aplomb déconcertants. L'autre ne protesta pas. Il jeta donc un regard hébété autour de lui, cherchant de quoi soigner cet officier supérieur et intime d'Akbar, qu'il avait bien sûr reconnu. Mais, d'une impatience infantile, Iskandar bouillonnait, trépignait, vociférait, faisant presque regretter la détonation des canons, qu'il n'était pas loin de couvrir de sa voix tonitruante, à ceux que l'infortune avait placés trop près de lui. Incapable d'endurer plus longtemps sa souffrance, il finit par arracher le vêtement de coton du malheureux qui s'agitait sans succès pour lui porter secours.

— Déchire un morceau dans cette étoffe, voilà qui fera l'affaire. Et hâte-toi donc !

Les mains tremblantes, le geste mal assuré, l'homme confectionna un pansement de fortune qu'il appliqua sur le bras du blessé avec une précaution terrifiée. Mais le tissu était fin et fut rapidement imbibé de sang. Le pauvre homme redoutait déjà qu'Iskandar mît en pièces le bas de son habit et l'obligeât à déambuler presque nu au beau milieu du champ de bataille. Fort heureusement, le médecin mandé un peu plus tôt arriva juste à temps pour épargner sa pudeur.

— Qu'Allāh te bénisse, te voilà enfin ! J'ai bien cru que ma vie filait avec tout ce sang ! Ce sot a été incapable d'apaiser mon mal. Enquiers-toi de son nom car j'entends bien le lui faire payer !

Iskandar gesticulait tant qu'il raviva sa douleur et poussa un hurlement enragé.

— Détends-toi, lui souffla l'hakîm. Ton agitation ne fait qu'aggraver la blessure. J'ai avec moi ce qu'il faut pour la laver et proprement la panser.

Sous la pluie battante l'opération fut un peu laborieuse.

— Qu'on m'amène cet incapable sur-le-champ !

Mais l'incapable en question avait profité de la confusion générale pour s'éclipser à la hâte.

Quelques mètres plus loin, un soldat échoué là, l'abdomen transpercé d'une flèche, gémissait des plaintes rauques qui parvinrent aux oreilles d'Iskandar. Ce dernier, hors de lui d'avoir laissé s'échapper deux proies en moins d'une heure ordonna sa mise à mort, toutes affaires cessantes.

— Ne pouvait-il donc expirer en silence !

Et la tête de l'homme agonisant trop bruyamment, tranchée d'un coup vif et précis, roula jusqu'à ses pieds. Oubliant sa douleur, Iskandar saisit le macabre trophée par les cheveux.

— Un peu tard pour venir faire ta soumission !

Puis, la mine réjouie, il s'esclaffa sans retenue. Soudain, il s'interrogea sur le sort de l'autre, celui qu'il tenait à sa merci lorsque la balle l'avait atteint. Certains affirmèrent qu'ils l'avaient vu s'enfuir en rugissant comme un tigre : « Allāh n'a pas permis ma mort, Iskandar, tu n'es pas le Dieu Tout Puissant ! Non, tu n'es pas Dieu ! ». Il avait hurlé à tue-tête, répétant sans fin ces paroles, jusqu'à ce que l'écho de son cri éperdu se fondît dans le vacarme des combats. Et puisqu'il se trouve toujours de malveillants esprits, brûlant d'attiser les discordes, Iskandar eut aussitôt vent des propos du fuyard. Leur impudence l'excéda un peu plus mais le temps était trop précieux pour qu'il le perdît à sa recherche.

Le médecin proposa de raccompagner le blessé au camp établi non loin de là, afin qu'il prît quelque repos. Iskandar, indigné d'être dorloté comme une âme délicate, le repoussa violemment.

— Je ne suis pas à l'agonie, que diable ! J'ai encore assez de forces pour faire plier ces renégats !

Puis il lança quelques ordres à ses troupes avec la rudesse d'un homme qu'il ne faut pas contrarier.

En tous sens, les archers moghols juchés sur leurs chevaux décochaient sur l'ennemi des flèches d'une précision et d'une puissance mortelles. Leurs arcs composites mis au point par leurs ancêtres d'Asie Centrale leur conféraient une nette supériorité.

— Qu'on m'amène Raad, et malheur à celui qui s'avisera d'entraver mon chemin !

Au même moment, on entendait barrir le robuste bataillon d'éléphants de guerre aux défenses armées de sabres à double tranchant, dont la pointe renforcée semait la terreur dans les rangs des soldats et des chevaux qui redoutaient leurs charges. De surcroît, des arbalétriers perchés sur le dos de ces monstres, profitaient de leur position dominante pour tirer sur l'ennemi un déluge de flèches.

Galvanisé par un regain d'énergie et de confiance, Iskandar arriva juste à temps pour porter secours à l'un de ses hommes. Il porta un violent coup de poignard dans le dos de son adversaire qui, dans un cri déchirant, s'effondra à ses pieds.

— Réjouis-toi ! lui lança Iskandar. Je suis généreux et veux soulager tes souffrances. Tu es si jeune.

L'homme lui tendit une main fébrile. Alors, Iskandar fit signe à un mahout d'approcher son éléphant et lui donna l'ordre de mettre à mort le pauvre garçon. L'animal, dressé à cette tâche, posa aussitôt sa patte avant droite sur le pied du fantassin, tandis qu'il enroulait sa trompe autour de son autre jambe. Puis il tira de toute sa puissance jusqu'à démembrer sa proie, dont les hurlements se noyèrent dans le vacarme de la bataille.

Iskandar rayonnait. Son sourire machiavélique découvrait des dents longues et acérées, habiles à dépecer ses victimes avec l'acharnement d'une hyène.

— N'aie crainte, mon ami, la terre reverdira sur tes cendres !

Puis l'homme expira quelques instants plus tard. Il avait vingt ans tout au plus. Iskandar l'abandonna aux charognards.

On venait de trouver Raad qui, témoignant d'un regain d'espièglerie, s'était aventuré à l'écart du tumulte. Il mit une réelle mauvaise volonté à regagner sa place auprès de son maître bien qu'il fût très attaché à lui. Iskandar, heureux de le voir de retour, tapota affectueusement son encolure satinée.

— Raad, un cheval de ton rang ne déserte pas ! souviens-t'en si tu tiens à ta coupe d'amandes fraîches.

Raad raffolait de ces fruits secs et Iskandar ne résistait jamais au plaisir de gâter son plus fidèle compagnon.

— Tu aurais dû rester, lui affirma Iskandar avec amusement. Le spectacle t'aurait certainement plu. Regarde celui-là, lança-t-il avec un mouvement de la tête. En voilà un qui ne viendra plus nous chercher querelle. Il s'est rangé du côté des infâmes soldats de Mohammad Hakîm ; il méritait son funeste sort ! Alors, es-tu fier de moi ?

Iskandar aimait à discourir avec Raad. Celui-ci était un peu son enfant et il veillait à son éducation avec une infinie patience qui surprenait son entourage, plutôt accoutumé à son humeur maussade et à son impétuosité légendaire. L'attachement sincère et désintéressé que lui témoignait l'animal l'attendrissait. Et ce flot d'amour dont il enveloppait son seul ami l'illuminait. Mais cette clarté ne tardait jamais à s'éteindre et laissait le masque de sévérité s'imposer de nouveau.

Rejoint par Murâd et les autres officiers, Iskandar s'apprêtait à rallier le camp. On venait d'apprendre que le

Mîrzâ avait abandonné la bataille et s'était replié avec son armée en direction de Kabûl.

La pluie venait de s'arrêter, mais le sol était une pataugeoire dans laquelle chacun se déplaçait avec peine. Pour certains, ces dernières heures s'étaient enchaînées à la cadence des salves de flèches et de boulets de canons qui avaient fusé de toutes parts. Pour d'autres, le temps s'était étiré dans la douleur de la chair meurtrie. Et de la terre, s'élevèrent en un chœur funèbre de vaines supplications que murmuraient de pauvres mendiants aux yeux fiévreux.

La tente d'Iskandar avait perdu un peu de sa superbe sous les pluies torrentielles qui délavaiènt le paysage. De larges planches de bois avaient été disposées sur le sol détrempe afin d'atténuer l'inconfort de l'humidité qui pénétrait en tout comme une plaie suintante et profonde. Mais les splendides tapis de Kashan, aux teintes irisées, diffusaient à l'intérieur une atmosphère moelleuse et réconfortante.

Iskandar se fit apporter de l'eau dans un lota en argent finement ciselé. Le médecin nettoya sa blessure, l'assurant qu'il serait tout à fait rétabli d'ici peu. Puis on l'aida à enfiler des vêtements secs. En moins d'une heure, il avait retrouvé sa superbe. Le raffinement de sa tenue aux reflets de jaspe aiguïsait sa distinction naturelle et, lorsqu'il s'endormit au milieu des innombrables coussins de taffetas, son visage aux traits adoucis par l'apaisement du sommeil avait la grâce que peignaient les grands maîtres du lointain occident. Précisément, Iskandar, l'artiste de Tabriz, admirait les œuvres de ces peintres italiens dont il venait de découvrir le génie grâce aux jésuites qui séjournaient à la Cour depuis plusieurs mois. L'un d'entre eux, le Père Alvira avait passé de longues heures à s'entretenir avec lui de religion, de philosophie, mais aussi d'art et de science. Et Iskandar avait été séduit

par cet homme d'église. Par amitié, il lui avait offert une petite miniature qu'il venait juste d'achever.

— Un joyau ! s'était exclamé le Père.

Shankar, le jeune serviteur d'Iskandar, pénétra dans la tente d'un petit pas d'elfe, léger et révérencieux. Ses immenses yeux noirs ourlés d'un épais trait de khôl charbonneux débordaient de gravité, mais sans mélancolie. Depuis deux ans, il veillait sur son maître avec la dévotion du fidèle, la crainte de l'esclave, le respect et l'admiration du disciple, et cette alchimie nourrissait le lien insolite qui unissait l'enfant sage et l'homme tyrannique.

La nuit n'estompait qu'à peine la chaleur humide piégée au cœur des lourds rideaux lorsque, sans un bruit, Shankar s'empara des longues plumes de paon posées sur le coffre à épées. Un mince filet de perles fines, rosées et délicates, les assemblait en une gerbe majestueuse, qu'il agita d'un geste doux et régulier au-dessus du visage de son maître.

Quelques instants plus tard, bercé par l'atmosphère chaude et enivrante de la pièce, l'enfant posa l'éventail et se coucha sur le plus petit tapis, le plus doux aussi, dont les motifs jaunes d'or ravivait l'azur de son habit. Puis il laissa glisser sa conscience engourdie jusqu'aux confins des songes.

CHAPITRE 2

Goa, le 17 août 1581

Un petit groupe de marins éméchés passa non loin de là. Leurs voix résonnaient dans le port alanguï. Elles étaient rauques d'avoir trop roucoulé à l'oreille des femmes jusqu'à la pointe du jour où, ivres d'alcool et de plaisir, ils regagnaient les quais encore déserts, le pas chaotique, abandonnant sans retenue leurs esprits brouillés à la douceur de la brise marine. Puis, ils somnoleraient là plusieurs heures, jusqu'à la prochaine lune qui viendrait les cueillir du bout de ses rayons aguicheurs et leur susurrer d'éloquentes promesses.

Leur raffut réveilla l'enfant, qui sursauta. Il dévoila de grands yeux du même gris de perle dont se pare souvent le ciel avant la mousson. Les pensées vagues et le corps indolent, Diego bailla plusieurs fois en s'étirant comme un chat après sa sieste. Il avait dormi d'un profond sommeil malgré l'inconfort de sa couche, mais l'habitude d'une vie d'errance l'avait salutairement aguerri. L'un des marins aperçut l'enfant somnolent.

— Eh, moussaillon ! Viens donc te joindre à nous. La solitude est bien cruelle à ton âge ; vois comme l'amitié réchauffe le cœur !

L'homme parlait fort, entrecoupant chaque mot d'un rire gras et vulgaire. Il serrait contre lui une bouteille d'arak presque vide et ne s'arrêta pas pour attendre